

CB.41

A

X

5

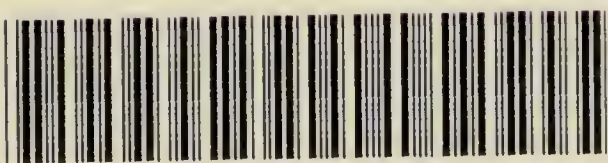


A. xxxv

7/5

B. Schöner.

CB. AI (2)



22101556428

LES MÉDECINS, AU XVIII^E SIÈCLE

SATIRE

ATTRIBUÉE À SCARRON

198

198

198

198

198



Digitized by the Internet Archive
in 2016

<https://archive.org/details/b24858122>

LES MÉDECINS AU XVII^e SIÈCLE

SATIRE ATTRIBUÉE

A SCARON

TIRÉ A 50 EXEMPLAIRES

N° 29

[PARTHÉNON, 1/2 m de]

Saint-Paul

LES MÉDECINS

AU XVII^e SIÈCLE

SATIRE ATTRIBUÉE

A

SCARON

ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale.

PARIS

AUGUSTE AUBRY

L'un des libraires de la Société des Bibliophiles français

—
1852

CB. AI (7)



TOULOUSE — IMPRIMERIE CAILLOL ET BAYLAC, RUE DE LA POMME, 54.

Nous trouvons dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale, coté 4725 du supplément français, et auquel nous avons déjà fait quelques curieux emprunts, une pièce de vers qui porte pour titre : *Vers burlesques de l'année 1650*, et écrit, au-dessous, de la même main, mais d'une encre différente : *de monsieur Scaron*. Cette satire, dirigée contre les médecins du temps, nous a paru intéressante à reproduire. Elle ne se trouve, ce nous semble, dans aucune des édi-

tions des OÈuvres de ce très-humouristique poète. Ces vers remplissent les pages 308-412. Le même Recueil renferme d'autres pièces analogues, intitulées également : *Vers burlesques*, sur le retour du roi, en 1652; sur le retour de Mazarin, 1653; sur le retour de la marquise de Montendre à Paris, 1654; sur une retraite solitaire, 1655; mais aucune de ces pièces n'est indiquée comme rimée par Scaron, et d'ailleurs, dans la dernière, l'auteur se donne soixante-dix ans au moment où il l'écrivait, tandis que le premier mari de M^{me} de Maintenon est né en 1610, et n'avait par conséquent, à cette époque, que quarante-cinq ans.

Ce curieux document n'a pas été connu de M. Maurice Raynaud, auteur d'un livre très-intéressant sur les *Médecins au temps de Molière*, et il n'est pas sans une certaine valeur, ayant paru plus de dix ans avant la première raillerie de Molière contre le docte corps. La mise en scène est des plus drolatiques : Scaron s'adresse à une belle malade, — serait-ce M^{lle} d'Aubigné? — et lui conte ses propres maux. Il expose qu'il est très-malade et qu'il a appelé trois des princes de la science, lesquels sont

venus disserter chez lui pour démontrer comment on doit écrire le nom de Galienus, et lui proposent comme remède souverain de demeurer deux mois sans boire ni manger ; tout cela avec force plaisanteries et folies qui sont là agréablement accompagnées d'une bouffonne mise en scène. Sans vouloir nous exagérer les mérites de cette satire, il me semble évident que Molière la connaissait et se la rappelait en composant son *Malade imaginaire*. Si nos lecteurs partagent notre opinion, nous n'en demandons pas plus.

Nous ajouterons, par exemple, que huit ans plus tard Scaron adresse une ode très-élogieuse à Guénaut, médecin du roi, pour le féliciter d'avoir sauvé Louis XIV, atteint à Mardick d'une fièvre typhoïde. Cette fois Scaron n'a que de pompeux éloges à adresser à l'heureux praticien :

Il vient, il voit le roi, l'entreprend, le guérit ;
Tout pleurait à la cour, maintenant tout y rit.
Quel Dieu, quel Esculape en eût fait davantage !

E. DE BARTHÉLEMY.

Belle malade ma mignonne ,
Digne plus tost d'une couronne
Que de cette longue douleur
Qui nous faict perdre la couleur,
L'appetit, la force et l'usage
De tous les plaisirs dun veufvage ,
A vous escrit un malheureux
Qui languist sans estre amoureux ,
Qui brusle sans avoir la fievre ,
Qui ne va pas si bien qu'un lievre ,
Qui mange et boit moins que Montmort (1),
Et qui neantmoins vit encor ,
Ouy certes pour vous faire vivre ,
J'ay résolu de vous escrire
Dun mal rigoureux dont lassaut

(1) Henri-Louis Hahert de Montmort, conseiller d'État, membre de l'Académie française, mort en 1679.

Ma presque faict faire le saut ,
Qui par ie ne sais quelle voye
Dun monde en lautre vous envoie !
Ce fut un choc si violant
Qu'il pourroit trousser un galant
Moins confit dans la medecine :
Il estoit droit dans la poitrine ,
A peu pres ou le noble auteur
Du corps humain place le cœur :
La se faisoit si grand désordre
Que chiens et chats me sembloient mordre
Et ronger mon pauvre estomac.
Et fust-ce l'abbé de Loyac ,
Abbé de sainte conscience ,
Il auroit perdu patience ;
Destre tout seul ie nosois pas
Car ie mallambiquois tout bas
En des chimères mirlifiques
Et des songes mélancoliques
Tantost ie mallois emporter
Et profondément discuter
Le sens mistique de l'*Astree* ;
Ie cherchois en quelle contree
De la carte des Hollandois
Estoit le pays lanternois

Et le royaume de Cocagne ;
I'admirais tantost Charlemagne
Dans les romans qui sont au iour,
Et les paladins de sa cour,
Dressant sa genealogie ,
Ieusse bien voulu sans magie
Faire les quatre fils Aymon
Enfants du bon roy Pharamond.
Ie venois à gloser l'histoire
De Melusine et du Grimoire ;
De quel ordre est ce malautru
Qu'on nomme le moyne bourru ;
Si Pasquin luy mesme compose
Tout ce qu'il compte en vers et prose ,
Et si l'on na point veu iadis
La semaine des trois ieudis.
Mais cela brouillant ma cervelle
Ma douleur estoit plus cruelle :
Quelqun veut-il me divertir ,
A peine y puis-ie consentir ,
Ou souvent iarestes sa langue
Au beau meilleu de sa harangue.
Sur le lict ie roule mon corps ,
Ie le plie et ie le retors ,
Ie lalonge , ie le ramasse ,

le crie et ie faiets la grimasse ;
lestends les mains , tourne les bras ,
Grince les dents , mange les dras ,
Et peu s'en fault que ie ne meure ,
Ie revenois pourtant sur lheure ,
Le poux bon , sans tourment aucun ,
Comme les filles de Loudun.
De ce mal qui scauroit la cause ,
Pourroit bien scavoir autre chose.
Et quand , pour en estre eselairey ,
Iay faiet venir ensemble icy
Trois fameux en la medecine ,
Avay pris de haute doctrine ,
Voyés ce que ees beaux esprits
Pour trois escus m'en ont appris ;
Chacun deux avait assés daage
Pour estre creu scavant et sage ,
Et tous trois de la Faculté ;
Cest pourquoy sans difficulté
Ils viennent au pas déloquence ,
Font une docte reverence ,
Et d'un sousris assés nyais
Se donnent le *bona dies* !
Après cette belle preface ,
Selon leurs rangs prenent leur place :

Le plus ieune ayant lame en deuill
De nestre pas dans un fauteuill ,
Moy , qui ny scais point de finesse ,
Le propose aussi tost ma destresse ,
Ce que ie sens et ne resens pas ,
Si le mal est hault ou sil est bas ;
A quoy ces messieurs ne respondent
Que comme des singes qui grondent ,
Avec un Hon entre leurs dents
Et des tons asses discordans.
Adonc ma harangue finie ,
— Monstrés-nous , dit la compagnie ,
De vostre langue la couleur ,
Pour voir si dans quelque chaleur
Une attaque si violente
Auroit point mis la fievre lente.
Permettés qun chacun de nous
Examine un peu votre poux ,
Et vous taste sans vous morfondre
La region de lhypocondre. —
Tout cela faict , et eux rassis ,
Chacun medite son advis :
Le premier tousse et lautre crache.
Le dernier roule sa moustache ,
Et puis avec un tres grand : — Or çà , —

Le plus ieune ainsy commença :
— De ce mal la cause est occulte
Et ce seroit faire une insulte
Aux plus authentiques docteurs ,
Et les tenir pour imposteurs ,
Si l'on en croyait autre chose :
Voyes Hyppocrate et la Glose ,
Lisés bien Fernel et Rasis
De occultis rerum causis ,
Dioscoride et Mathiole ,
Et ceux de lune et lautre escole ,
Merue lun de mes parens ,
Mercurial et du Laurens ,
Averroes et l'Avicenne ,
Et surtout ce quen dit Galene ,
Car ceux qui disent Galien ,
Sur ma foy ni entendent rien ;
Autrement quelle différence
Pourrait-on remarquer en France
Du bon medecin Galenus
A l'empereur Galienus ?
Ce serait une estrange affaire
Quil fallust suivre le vulgaire
Et la corruption d'un mot ,
Le sage seroit comme un sot ,

Le poly comme le barbare ,
Et le savant comme lygnare ;
Ce nest qune contagion
Qui gagnant nostre opinion ,
Veult obliger à la coustume
Et nostre langue et notre plume ,
Pour moy ie trouve fort mauvais ,
Et ny consentiray iamais ,
Qune ignorante populace ,
Aux carrefours et sur la place ,
Face leçon aux bons autheurs
Et soit le docteur des docteurs ;
Mais sil faut que je m'explique
Que serviroit nostre pratique ?
Que nous serviroit de veiller ?
Destudier , de travailler.
Pour entendre les langues mortes ,
Et les livres de toutes sortes ,
Et de suer des le matin ,
Après un mot grec et latin ,
Sil falloit encore pour apprendre
Iusquau menu peuple descendre ,
Et quaprès un si grand ennuy ,
Nous deussions parler comme luy ?
Sera-il non plus raisonnable

Qu'un galant qui faict du capable,
Ait le droit de mettre en credit
Un mot que la dame aura dit
Contre les loix de la grammaire,
Et que se piquant de lui plaire,
Pour loger sa capacité
Au mesme rang que sa beauté,
Il introduise aux compagnies
Cet employ en galanteries,
Le repête cent fois le jour,
Et fasse un parti dans la cour
Pour donner quelque reverence
Au fruit d'une belle ignorance?
C'est aux livres faire un affront
Qui nous retombe sur le front.
Mais vous mes fideles confrerès,
Qui portes des ames severes,
Opposes-vous a cette erreur,
Et comme moi d'un brave cœur
Apportez un effort contraire
A ce torrent de populaire,
Et disons tous pour parler bien
Galene et non pas Galien.
Doneques le mal qui vous tourmente,
Monsieur est sans cause apparente,

Mais le remesde est fort commun :
Tous les iours il faut prendre a ieun
Une portion anodine ,
Appliquant sur vostre poictrine
Un cataplasme de bibus
Et de la pouldre doribus :
Iay dict — Lautre qui le regarde ,
Respond : — Monsieur, ie me hazarde
Et peut estre trop hardiment
A choquer vostre sentiment ,
Iayme Platon , iayme Aristote ,
Mais ie n'en fais pas ma marotte :
Iayme encor plus la vérité ;
Ne soyés donc point irrité
Qua vostre barbe ie mal meine :
Vostre nouveau mot de Galene ,
Car Galien sans doute est mieux ,
Tous les modernes et les vieux
Qui scavent l'art de Suadelle
En parlent dessus ce modelle ;
Lisés le Talmud , l'Alcoran ,
Là grande glose de Lyran ,
Homere au combat des grenouilles ,
Avec le livre des quenouilles ,
Et sachés que ces gens de bien

Ont toujours traduit Galien
Encore ay-ie pour moi usage
Qui, dans l'empire du langage,
Regne a guise de souverain ;
Il y tient le sceptre a la main,
Donne des loix et les explique,
Enrichit la chose publique
De mots nouveaux ou raiennis,
Il en rappelle les bannis,
Et, comme il luy prend fantaisie,
Leur donne droit de bourgeoisie :
Souvent il y condamne à mort,
Les jugeant en dernier ressort,
Ceux qui esprit scientifique
S'efforce de mettre en pratique :
Ien ay veu d'autres condamnés
Seulement a perdre le nez,
La jambe, le bras ou l'oreille,
Et du reste faire merveille,
Ien ay veu de fort bien vestus
Qu'il avoit mis presque tous nuds :
Enfin usage est le grand maistre
Qui fait mourir, qui fait renaistre ;
Qui radoucit, qui rendurelt
En gastant tout. . . ramollit,

Qui renverse , qui retient ferme
Dans une langue tous les termes ,
Si la raison sen entremet :
A qui soudain il la remet ;
Et si lantiquité sen mesle ,
Contre luy son pouvoir est fresle
Ayant bien moins dauthorité
Qua present un colet monté
On void comme lui sa germaine .
Sa sœur , la mode souveraine ,
Sur tous les habits de la cour ,
Quelle reigle en dame datour :
En effet , dittes ie vous prie
Ne feroit on pas raillerie
De voir un homme de vertu ,
Tout seul a lantique vestu ,
Avec un manteau de druyde ,
Un chapeau fait en pyramide ,
Un pourpoint du grand roi François ,
La gorge ouverte de trois doigts ,
Et faire au monde la moquette
Avec une riche braguette ?
Cet homme bien quil eust du cœur ,
De la science et de lhonneur ,
Se voit sifflé comme un bizarre ,

Un topinambour, un barbare,
Quelque boufon du temps iadis,
Ou lescuier d'un Amadis.
Je crois qu'autant il en fault dire,
Soit pour parler soit pour escrire,
Car qui viendrait nous prosner ains
Brane dacier, gesir mehains,
Cil bande moult cuide et carolles
Meriteroit des croquignolles,
Et qui pour meriter Ronssard
Mettroit : o dolope soudard,
Huche les vents a laisle inelle,
Ou bien cet autre bagatelle
Sur pallefroy dame au beau pis
A pourfendu vos ennemis,
Ce valet qui vers vous ienvoye
Passeroit-il pas pour une oye?
Et seroit-ce pas lobliger
Que de le croire un estranger?
Laissez donc la votre Galene
Comme une parole mal saine,
Et distes en fin comme nous :
Galien. Ce mot est plus doux ;
Car pour le mal qui nous assemble,
Ce n'est pas grand cas, ce me semble ;

Et la cause sent peut trouver
Par qui voudra bien y resver.
Mais sans vous tenir davantage ,
Je suivray ladvis du plus sage
Et qui mieux aura deviné
Quand nous aurons tous opiné. —
Enfin se teut ce malhabile
Sans parler mesme de la bile
Et sans rendre aueune raison
Du mal ni de la guerison.
Alors le troisieme sapreste ,
Frotte son nez , gratte sa teste ,
Et pour sembler docte au besoing ,
Reprend la chose de plus loing ,
— Toutes les nobles compagnies ,
Dist-il sagement establies ,
Ont de vieulx statuts enroolés
Quelles not iamais violés ;
Les cardinaux ont leurs maximes
Qu'on ne peut enfreindre sans crimes ,
Et donnent bien selon les rangs
Ou la gauche ou la droite aux grands ;
Et tousiours ils font leurs visites
Comme leurs loix les ont prescrites :
De mesme en font les parlements ,

Ils ont réglé tous les moments
Des beuvettes, des audiences,
La gravité de leurs séances,
Toutes leurs députations,
A qui pour quelles actions,
Comment et iusqua quelle porte
Et cela sobserve de sorte,
Quils seroient plus tost escorchés
Que de sestre en rien relaschés,
Voyes un peu la fille aisnee,
Mais fille asses mal couronnee,
Des premiers roys de cet estat
Luniversité, quel esclat
Garde-t-elle a pied par la ville
Marchand avecque sa famille?
Elle croiroit faire un grand mal
Daller dans Paris a cheval
Tant cette ancienne observance
Est, pour elle en grande révérence!
Ah! que si lon meust consulté
Quand cette illustre faculté,
Nostre docte et saere colege,
A relasché son privilege,
Et se mettant a tous les iours,
A quitté son premier discours,

Dont le latin estoit la base
Et les ornements de sa phrase
Tirés du grec ou de l'hebreu
Entrecoupés par le meillieu
De grands mots pris cheux les Arabes ,
Et dont les divines syllabes
Estonnoient les plus forts esprits ;
Moy seul iauois bien entrepris ,
Par une eloquente parole
De destourner ce monopole
Et iauois diet tant de raisons ,
D'exemples , de comparaisons ,
Qu'on auroit caché nos misteres
Tousiours aux ames populaires
Pourquoi consulter en françois ?
Faut il que nostre propre voix
Descouvre nos badineries ,
Nos ygnorances , piperies ,
Mensonges , souplesses fatras ,
De vrays..... de mort aux rats ?
Qun beau latin demy barbare
Cachoit bien et faisoit fanfare !
Estions nous pas plus en credit
Quand il nous estoit interdit
Destre en parlant intelligibles ,

Et rendre nos secrets sensibles ?
Que le monde estoit bien duppe
Lorsqu'il voyoit un recipe
Tout escrit en hierogliphiques,
Plein de caracteres mistiques.
Capable de faire apparoir
Les farfadets de lorgue noir,
Qu'on tenoit pourtant par la ville
Comme des feuilles de sibille !
Quest ce que geleniabin ?
Quest ce que teneliabin ?
Cest le miel rosat , cest la mané ,
Mais quen divulgant au profane ,
Souvent pour frere dopion
Busso a ornilhopodion ,
Qui nest que le pied dalouette
Mais iamais hybou ny chouette ,
Neussent pu faire tant de peur
Qun mot si grave et si trompeur,
Quand nous disons lycanthiopie
Nous faisons trembler un impie ,
Au lieu qua present loup garou
Nest que le sobriquet d'un fou.
Quand on usoit dans la boutique ,
Pour purgatif de cathartique ,

Tout le peuple qui l'ignoroit
Comme rabins nous admiroit.
En ce temps-la dose, oxierate
Thisanne, collyre, omoplate,
Amygdale, anatomiser,
Aporeme, gargariser,
Rheume, trombus, hamoragie
Sembloyent des termes de magie.
Mais aujourd'hui, les medecins
Ne passent plus pour des devins ;
Ils ont trahi trisatomie,
Et l'illustre phlebotemie
Cest faire le poil, cest seigner

Cela mesme, dire ie lose,
Est encore auourd'hui la cause
Que vous aves mal consulté,
Ou pour mieux parler disputé,
Avec emotions de rate
Sur l'interprete Dhipoerate.
Car si vous eussies observé
Le statut cent fois approuvé
Enser touiours du latinisme,
Et iamais du gallicanisme,
En disant tous deux Galenus

Vous nen series pas la venus.
Pour moy sans que rien ien decide ,
Encores qui cy ie préside ,
Ie reviens à monsieur labbé
De qui notre esprit est gabbé
Et comme iai plus de lumière
Que vous deux en cette matière ,
Pour lavoir fort longtemps traiteté ,
Sans quil en ait rien profité ,
Oyes de son mal lorigine
Et quelle en est la medecine
Trois symptomes presagieux
Me font remarquer en ses yeux
Que limportune diarrhée
Dune pituite effarée
Que respand la *pia mater*
Tourmente le pauvre *frater* ;
Par un orageux precipice
Quelle fait dessus lorifice
De lestomach endommagé ,
Et puis si tost quil a mangé ,
Il se fait dans la cervelle
Un grand cahos dhumeur nouvelle ,
Que par levaporation
De la chitification ,

Et qui donne dans les visceres
A la nature trop d'affaires
Pour separer le moux du dur
Et le pur de l'impur :
Ainsy la puissance hepaticque
Faiet mal la substance hematique
Portant isquau sept legumens
Pour un bon sur des excrements :
Et de la vient sa maladie,
A laquelle quoy que lon die,
Lart dun affiné medecin,
Pour donner bientôt quelque fin
Il ne faut quuser dune drogue,
Ou cholagogue ou melangogue,
La phantagogue est bonne encor ;
Et le sirop du roy Sapor ;
On pourrait prendre lippomane,
Infuse dans leau de padane,
Ou le bezouard du Pérou :
De cela lon en trouve prou ;
Pour nous le laict dune sirene
Est une drogue souveraine,
Ou bien a certains iours prefix
Vivant de la chair de Phénix,
Baignes vous dans leau de Canate,

Cette eau divine et deslicate
Qui rendit cent fois à Junon
Son pucelage et son renom.
Mais sans chercher tant de fadaïses,
Vous n'avez qu'à prendre vos aises,
Et durant deux mois seulement
Vous priver de tout aliment,
Sans rien manger et sans rien boire,
Et la guérison est notoire,
De la nulle évaporation :
Et nulle indigestion
Ainsi le ventre et la cervelle
Nauront plus iamais de querelle. —
A peine avait-il achevé.
Qu'entre eux un murmure eslevé,
Comme devant un grand orage
Un petit flot bat le rivage,
Me fit craindre que les avis
Des premiers estant mal suivis
Une colere hippocratique
Ne fit la quelque phrenetique,
Et pour obvier à cela,
Doucelement j'y mist le hola;
Alors dun maintien venerable,
Ils sachement vers la table,

Ou prenant la plume à la main ,
Le plus plus ieune fit leseraivain ,
Laisant dessus un papier salle
Le resultat de leur caballe ,
En mots si rongnes et perdus ,
Qui diable ne les eust pas lus ,
Puis en faisant la reverence ,
Chacun vers mon valet sadvance ,
Dont recevant un bel esen
Tous trois me tournerent le en .
Ainsi deslivré de ces fourbes
Que reverent les simples tourbes ,
De leurs sots discours iay tant ry
Que ien suis a demy guery :
Mon teinet dheure en heure se change ,
Ie bois comme un autre et ie mange ;
Ie gouste desia les plaisirs
Que donnent dinnocens desirs ;
Et si cela me continue
Ie crois quil faudra quon me tue .
Ou que pour me faire mourir
On aille un medecin querir .
Si vous pouviez faire de mesme
Vous nauriez plus la face blesme ;
Ce beau teint charme de nos cœurs ;

Reprendroit ses premières fleurs ,
Vos yeux une nouvelle grace :
Vous seriez plus vive et plus grasse ,
Que vous n'avez jamais été
Dans votre parfaite santé.
Et c'est ainsi que prophétise
Sur le mal qui vous tyrannise ,
Par ses vœux et du fonds du cœur
Vostre très humble serviteur.

Amphib.

